



LES HABITANTS DE LA LUNE

n°2

« Le prolétariat est un état qui doit être dépassé. » [Tristan Tzara]

Adresse du plus grand financier de tous les temps aux insurgés de Grèce

L faut bien que je le confesse : je viens de loin, de très loin et je ne m'attendais pas à cette descente aux enfers. Hier encore toute la planète m'idolâtrait, ma tête s'affichait à la une des magazines économiques, on faisait la queue devant chez moi pour bénéficier de mon fonds de placement, les hommes les plus puissants de la planète me faisaient des courbettes... Et voilà qu'aujourd'hui je me retrouve au fond du caniveau, dans une sordide cellule de prison new-yorkaise. Ah oui, j'allais oublier la plus élémentaire des civilités, me présenter. Je m'appelle Bernard Madoff. Ce nom doit bien vous dire quelque chose, non ? Je suis né le 25 avril 1938 dans le Queens à New York. Pendant 50 ans, je bouffe de la vache enragée matin, midi et soir dans l'espoir de me faire un nom, une carrière, une raison de vivre. Je grimpe les échelons, un par un, patiemment, et à la fin des années '80, j'obtiens le poste de directeur de la bourse électronique de Wall Street, le NASDAQ. Un sommet. En quelques années, je suis parvenu à faire partie du gratin mondial. Je suis au top et plein aux as...



C'est à ce moment précis que pour moi tout a basculé. Je ne sais si je fus victime d'un bug informatique lié au Nasdaq, d'une dépression boursière trop appuyée ou d'une surcharge de déshumanisation, mais tout à coup, la richesse qui m'entourait ne m'apparut plus comme l'épouse heureuse et resplendissante de santé qui m'enlaçait tous les jours. Mon univers, tout ce que jusque-là je croyais immuable, me sembla soudain n'être que chimères, illusions, châteaux de carte et fétus de paille. La mariée prit soudain des allures de vieille rombière, d'une splendeur finalement bien pâle, aux traits tirés qu'un maquillage grossier ne réussissait plus à dissimuler. En y regardant de plus près, je découvris que le capitalisme était à bout de souffle, horriblement malade, proche de l'infarctus, tournant à vide. Plus rien ne tenait debout. On était au bord du crash...

Dans un premier temps, j'ai cherché à me consoler en imaginant qu'il était possible de soigner cette monstruosité, de lui refaire une beauté, de la guérir en la réformant. Oui, c'est ça, il fallait réformer. Des socialistes aux leviers de commande : Dominique Strauss-Kahn, au Fond Monétaire International et Pascal Lamy

à l'Organisation Mondiale du Commerce, c'était ça la bonne voie ! Sûr que ça nous ferait du changement ! Dans la foulée, j'organisai une mini-université dans une de mes luxueuses villas de Palm Beach en Floride. Tout le gratin de l'extrême-gauche, de l'écologie, de l'alter-mondialisme et de l'islamisme radical s'y donna rendez-vous. Le capitalisme était-il réformable ? De Chomsky au commandant Chavez, de Ben Laden au sous-commandant Marcos, tous m'assuraient que oui. Le capitalisme pouvait guérir par le développement durable ou par une utilisation sociale du pétrole ou grâce à la jîhad ou via l'autonomie des « Caracoles ». Ils n'étaient pas d'accord sur la manière, mais à l'unisson, tous me chantaient « Yes we can ! »...

Mais mon enthousiasme fut de courte durée. Je me rendais bien compte, du poste privilégié où j'étais, que la cosmétique social-démocrate ne suffisait pas à sauver notre monde de la catastrophe.

Je décidai alors de me débarrasser de tous ces parasites qui squattaient mes propriétés et me mis à fréquenter des gens un peu plus sérieux, dont on avait annoncé la mort un peu prématurément. Je côtoyai Marx, Cafiero, Bakounine, Debord et bien d'autres... Je devorai leurs écrits. Mon intuition était la bonne : on n'allait pas s'en sortir. Le capitalisme n'est pas réformable, il faut le détruire ! Telle était la conclusion unanime. Mieux encore, tous expliquaient que ces dites réformes, non seulement ne changeaient rien aux maladies économiques récurrentes de la machine, mais qu'elles constituaient l'une des indispensables roues du carrosse. Malade ou bien portant, le capitalisme, affirmaient-ils, est en permanente réforme. Il modifie inlassablement l'ensemble de son organisation, en rénovant les moyens de production, en introduisant des technologies plus performantes, en adaptant l'utilisation de la force de travail à ses nécessités... La guerre elle-même peut être considérée - lorsque le corps est vraiment malade - comme une sorte de réforme ultime, une violente purge pour reporter le décès... Bref, tous ceux qui prétendent sauver l'humanité en réformant le capitalisme ne sont en fait que des métastases soumises aux ordres de ce monstre cancéreux. Car en définitive, c'est lui le grand maître de la réforme ! C'est lui qui donne les ordres ! Et lorsqu'il est malade, c'est lui qui concocte la prescription !

Tout s'éclairait enfin. Oui, le capitalisme est malade, mais les remèdes ne font que prolonger dans la souffrance un mal dont la guérison est impossible. Les propositions de réforme des participants à mon université d'été avaient pour seule fonction d'endormir ceux à qui elles étaient destinées : ceux qui sont tout en bas de l'échelle et font tourner cette machine que je pensais diriger. Quel idiot j'étais ! Je ne dirigeais rien, absolument rien ! Je n'étais qu'un fonctionnaire parmi d'autres. En vérité, c'est la machine qui commande, elle est et reste notre patron à tous, tournant toujours plus à vide,



recherchant des profits toujours plus monstrueux et détruisant tout sur son passage. L'immonde vieille bête est donc incontrôlable... C'est elle qu'il faut détruire ! Le monde m'apparut soudain plus lumineux, finalement plus humain. Une idée foudroyante m'enflamma alors: j'allais m'attaquer à la classe qui prenait soin du Capital et prolongeait son existence en échange d'un peu de fric. Cupides vampires, voraces suceurs de valeur, fesse-mathieux avides, vous ne perdiez rien pour attendre ! Appartenant moi-même à cette classe -historiquement condamnée à succomber, je l'avais compris- je décidai alors de faire tout mon possible pour accélérer sa disparition. Connaissant sur le bout des doigts les arcanes de la haute finance, je lançai le Madoff Investment Securities, destiné exclusivement à l'élite de l'argent. Facile de les berner tous ces gogos, en leur faisant miroiter des bénéfices plantureux atteignant les 17% l'an ! Du jamais vu. Ma magouille était d'une simplicité enfantine. Il suffisait de faire croire que moi, Bernard Madoff, j'avais découvert un secret de placement que tous les MBA et autres « endiplômés » des business-schools ne pouvaient pas connaître. L'astuce était simple, les suivants payaient les premiers, et ainsi de suite. Next ! Ces imbéciles en limousine me filaient des milliards de dollars que je dépensais comme un fou. Next ! J'essayai de faire le plus de mal possible avant que tout ne soit découvert. J'ai ainsi ruiné des milliers de banquiers, j'ai roulé dans la farine l'héritière de L'Oréal Liliane Bettancourt, le prix Nobel Elie Wiesel et Steven Spielberg lui-même, j'ai vidé les caisses des banques internationales les plus prestigieuses, il y a même des bourgeois qui se sont suicidés à cause de moi ... Et pourtant, naïf, je l'étais encore. J'avais cru ainsi accélérer la chute de cette société, mais c'était sans compter sur son incroyable habilité à reporter ses maux sur ceux qu'elle exploite. Les gouvernements épongèrent allègrement les pertes en faisant tourner la planche à billets. Ils détournèrent l'attention de ceux qui allaient réellement payer les dettes avec leur sang et leur sueur en leur affirmant qu'il fallait sauver l'épargne des épargnants, qu'on allait remettre en question les parachutes dorés, que le capitalisme deviendrait plus éthique, plus écologique, plus ceci et cela... J'avais fait perdre 50 milliards de dollars et mis en faillite toute une série d'institutions centenaires, mais rien n'y fit, le système tint bon et l'on me jeta en prison.



J'étais affligé ! Coincé dans ma cellule, pendant des journées entières j'ai cherché à comprendre ce qui n'avait pas fonctionné... Je me perdais dans toutes sortes de conjectures et désespérais de ne jamais trouver la réponse quand tout d'un coup, la réaction à l'assassinat par la police d'un gamin de 15 ans à Athènes me redonna espoir. Trois grandes semaines d'émeutes dans toute la Grèce, touchant aussi quelques grandes villes du monde, me firent comprendre l'erreur de mon plan. Non seulement, aucune réforme n'a jamais eu pour but de venir à bout du capitalisme, mais la destruction définitive de cette société malade passe inexorablement par le développement de la lutte de classe jusqu'à la révolution sociale. Moi, de l'intérieur, dans les hautes sphères de la finance internationale, je ne pouvais pas faire grand chose pour abrégier les souffrances de ma classe et rendre son agonie moins douloureuse pour l'humanité. Ce sont ceux d'en bas qui doivent prendre en main leur destinée pour faire table rase du passé. Je me réjouis de voir ces milliers de jeunes et moins jeunes descendre dans la rue, exprimer leur colère et ouvrir la voie à des luttes toujours plus larges, plus ciblées, plus généralisées, se rapprochant chaque fois plus de l'admirable perspective de destruction complète du vieux monde ! Du fond de ma cellule, je les félicitai de ne pas avoir respecté la propriété privée et d'avoir infligé plusieurs milliards de dégâts à l'économie nationale de leur pays : « Si nous brisons les vitrines des magasins, ce n'est pas vraiment parce que la vie est chère, mais parce que la marchandise nous empêche de vivre ! », disait une insurgée en Grèce dans son message « Pour une nouvelle internationale ». J'acclamai leur dénonciation pratique du gouvernement, des partis, des flics : « Si nous prenons d'assaut les commissariats, ce n'est pas seulement pour venger nos camarades morts mais parce qu'entre ce monde et celui que nous désirons, la police sera toujours un obstacle ! » (idem). J'applaudis les assauts menés contre « la machinerie syndicale qui perpétue le système d'exploitation et d'esclavage salarié » par ces « travailleurs manuels, employés, chômeurs, intérimaires et précaires, locaux ou migrants » qui refusaient d'être des « téléspectateurs passifs » (Déclaration de l'Assemblée

Générale des Travailleurs Insurgés d'Athènes). Je les complimentai pour la peur panique - « Happy new fear ! » - qu'ils avaient mise au ventre des gestionnaires du fiasco capitaliste. La peur et la résignation changeaient de camp. Et pas qu'en Grèce ! A Paris, par exemple, un sombre ministre s'empressa d'annuler un projet concernant la jeunesse de peur, confessait-il, de voir se répéter les mêmes destructions aux Champs-Élysées qu'aux pieds du Parthénon.



En lisant les journaux, ma joie grandit encore lorsque je constatai que les dévastations dans toute la Grèce engendraient différentes manifestations de solidarité en bien d'autres endroits du globe. Barricades à Francfort, bâtiments officiels grecs attaqués à la peinture rouge à Rosario en Argentine, à Rome, à Istanbul. A Melbourne, le drapeau de l'ambassade grecque était remplacé par un drapeau noir. A Milan, sur le bâtiment du consulat grec, une banderole affirmant « Les feux de la Grèce réchauffent notre hiver » était déployée, des ambassades ou des consulats grecs étaient occupés à Londres, à Berlin, à Catane en Italie. Et à Marseille, un joyeux calicot titrait : « A bas la démocratie ! Vive la Grèce ! ». Bravo les gars ! Le malade est international et l'internationalisme seul, mettra un terme à son agonie.

Comme premier feu d'artifice social après le crash boursier de septembre 2008, c'est pas mal. Reste à en préparer d'autres, car le capitalisme ne s'effondrera pas tout seul, nous devons tous, et partout sur terre, l'y aider. Comme le dit très bien le communiqué diffusé au mois de décembre 2008 par ceux qui occupaient l'École athénienne d'économie et d'affaires :

« En ce moment historique de la crise, moment de rage et de rejet des institutions auquel nous sommes finalement parvenus, la seule chose qui puisse transformer le système de déréglementation en une révolution sociale est le rejet total du travail. Quand les combats se dérouleront dans les rues assombries par la grève de la compagnie d'électricité, lorsque les affrontements auront lieu au milieu de tonnes de déchets non collectés, lorsque les tramways seront abandonnés au milieu des rues, bloquant les fiécos, lorsque l'enseignant en grève allumera le cocktail molotov de son élève révolté, nous serons enfin en mesure de dire : 'Camarade, les jours de cette société sont comptés; ses raisons et ses mérites ont été pesés, et trouvés trop légers'. Aujourd'hui cela n'est plus un simple fantasme, mais une possibilité réelle dans la main de chacun: la possibilité d'agir concrètement sur le concret. La possibilité d'apercevoir les cieux. »

Merci à vous tous pour ces fabuleuses fêtes de fin d'année qui m'ont consolé de mon isolement. Proletaires du monde entier, je vous en supplie, aidez-nous à disparaître, moi, mon ignoble classe et notre infecte société !

Bernard Madoff
Prison municipale de New York, cellule n° D1918.12
Le 20 février 2009.

« Capital, mon Dieu et maître, pourquoi m'as-tu abandonné ? Quelle faute ai-je donc commise pour que tu me précipites des hauteurs de la prospérité et m'écrases du poids de la dure pauvreté ? (...) Capital, mon Dieu, j'ai falsifié les marchandises que je vendais, sans me préoccuper de savoir si j'empoisonnais les consommateurs ; j'ai dépouillé de leurs capitaux les gogos qui se sont laissés prendre à mes prospectus. Je n'ai vécu que pour jouir et pour me laisser enrichir ; et tu as béni ma conduite irréprochable et ma vie louable en m'accordant femmes, enfants, chevaux, valets, les plaisirs du corps et les jouissances de la vanité. Et voilà que j'ai tout perdu, tout, et je suis devenu un objet de rebut. Mes concurrents se réjouissent de ma ruine et mes amis se détournent de moi ; ils me refusent jusqu'aux conseils inutiles, jusqu'aux reproches ; ils m'ignorent. Mes maîtresses m'éclaboussent avec les voitures achetées avec mon argent. La misère se referme sur moi et, comme les murs d'une prison, elle me sépare du reste des hommes. Je suis seul et tout est noir en moi, hors de moi. (...) Dieu farouche, Dieu aveugle, Dieu stupide, prends garde que les riches n'ouvrent enfin les yeux et ne s'aperçoivent qu'ils marchent insouciantes et inconscients sur les bords d'un précipice ; tremble qu'ils ne t'y jettent pour le combler, qu'ils ne se joignent aux communistes pour te supprimer ! »

« Lamentations de Job Rothschild, le capitaliste », extrait de La religion du capital de Paul Lafargue, 1887.

no copyright
use this text !

